

Marvel MORENO. - *En diciembre llegaban las brisas*. - Barcelone, Ed. Plaza & Janés, 1987. - 286 p.

S'il n'y a pas lieu de se demander quelle place occupera *En diciembre llegaban las brisas* dans la littérature colombienne, c'est que le roman de Marvel Moreno déborde par trop les limites d'une littérature nationale, comme quelques-uns des romans qui l'ont précédé, au premier rang desquels figurent *La vorágine* et *Cien años de soledad*. Comme certains de ses prédécesseurs, Marvel Moreno est de ces cas très rares dans la littérature de son pays et fait partie de ceux qui ne se soucient pas des étiquettes et souhaitent d'emblée placer leur production à un très haut niveau d'exigence. Son roman se situe donc dans un ailleurs qui peut être le lieu de tout le monde, de tout lecteur potentiel - lieu commun, donc, mais dans le sens le plus respectable de l'expression. La Barranquilla qui apparaît dans son livre peut participer de ce lieu commun qu'a déjà défini auparavant le Macondo de García Márquez, encore qu'il s'agisse maintenant d'un lieu commun pleinement urbain - un trait qu'il est bon de relever au passage. Carrefour des préoccupations d'une époque et aussi jalon dans l'évolution du genre romanesque - de par sa désinvolture à l'égard des normes établies par le boom - *En diciembre llegaban las brisas* peut être au moins considéré, provisoirement, comme un des romans les plus importants publiés en langue espagnole ces dernières années, un roman sur lequel la critique pourra réfléchir et spéculera à perte de vue. Sa place dans la littérature colombienne ne fait même pas question : bien que se situant au dehors, le livre sera récupéré par la classe dirigeante et par les intellectuels de tous bords qui en suivent la ligne, devra voisiner avec le meilleur et le pire dans cette sorte de galerie nationale et deviendra, sans l'avoir cherché, un grand livre colombien. De la même façon, bien que fuyant l'alibi géographique et idéologique qui a fait le succès, non dépourvu d'équivoques, de certains livres du boom et surtout des satellites ou épigones de celui-ci, le roman entrera dans la catégorie des œuvres hispano-américaines. Tout comme il entrera, toujours sans l'avoir cherché, dans la littérature féministe, et se verra encore octroyer d'autres épithètes. Mais il restera rebelle aux définitions faciles, comme il va de soi pour un roman de première importance.

Nous avons déjà évoqué la localisation de l'histoire, et elle n'est pas sans intérêt, même si la ville où se situe l'essentiel de l'action n'a que peu d'importance dans le livre. C'est un référent dont on reconnaît de nombreux traits (saisis du haut de la pyramide sociale), mais c'est surtout un lieu mythique où se jouent des destins individuels et où se déroule aussi une aventure qui est celle de l'humanité. Bien qu'imprégné de sensations très typées, le livre rejette l'assimilation géographique et ne se situe que par rapport à toute la littérature qui l'a précédé. C'est

précisément par là que, paradoxalement peut-être, le roman de Marvel Moreno trouve sa place dans la tradition locale : indépendamment du fait qu'il est le premier grand roman inspiré par Barranquilla, il rejoint une ligne qui n'est certes pas celle de la continuité des activités de plume dans la ville, mais bien celle que certains de ses écrivains ont définie en contribuant à l'évolution des lettres du pays, du continent et du monde hispanophone en général. José Félix Fuenmayor, avec les récits de *La muerte en la calle*, Cepeda Samudio, avec son roman *La casa grande*, et García Márquez ont défini cette tradition, la seule qui importe parce que soutenue par une vaste ambition idéologique et esthétique : dépasser les conventions, renouveler les genres, s'adapter au rythme du monde pour faire avancer l'histoire. Cette tradition est celle d'une rupture permanente et consiste exactement à en finir avec «la» tradition, particulièrement pesante en Colombie. En fait, Marvel Moreno y avait déjà contribué avec ses récits de *Algo tan feo en la vida de una señora bien* (1980), un recueil encore méconnu malgré son importance, mais qu'il faudra bien, rétrospectivement, replacer à côté de *La muerte en la calle*, de *La casa grande* et des livres de García Márquez. Le roman, qui va la faire découvrir, ne fait donc qu'ajouter un titre à un titre déjà existant et ne peut la faire entrer dans cet antiparnasse local puisqu'elle en faisait déjà partie. Mais du moins ce livre confirme-t-il avec éclat l'existence de cette tradition de rupture qui fait la particularité de la meilleure production littéraire de Barranquilla. Les rencontres personnelles de Marvel Moreno avec ceux qui l'ont précédée dans cette tradition ne sont certes pas totalement négligeables mais il ne faudrait pas les réduire à leur seule dimension anecdotique, qui n'aurait d'intérêt - un intérêt limité - que pour une biographie et qui risquerait de renforcer une analyse locale, de type chauvin, située précisément aux antipodes de la vraie tradition. Ce qui importe, c'est un sens de l'histoire et une exigence esthétique dont s'est nourrie cette tradition, auxquels a contribué essentiellement le cosmopolitisme de la ville - un trait qui fait, encore une fois, que l'on reste à l'écart des risques d'enfermement géographique et des pièges du localisme. Cette tradition est en fait la littérature universelle, qui ne reste fidèle à elle-même qu'en changeant perpétuellement. Bien entendu, le cosmopolitisme n'a été qu'un humus propice ; la rigueur et la clairvoyance des individus ont fait l'essentiel.

Peut-être conviendrait-il de dissiper d'autres équivoques, mais nous nous arrêterons ici sur un seul point : certains croiront reconnaître dans le style de Marvel Moreno des échos de la voix de García Márquez. Il s'agirait d'une confusion sur la relation qui unit les deux auteurs : l'un n'influe pas sur l'autre, en vertu d'une antériorité chronologique qui définirait mécaniquement une «influence» - néfaste par définition, croit la sagesse des nations, mais il est vrai que plus d'un naufrage littéraire s'est

produit en Colombie ces vingt dernières années, parce que l'exemple de García Márquez a été exploité dans ce qu'il avait de moins assimilable. En fait, le prix Nobel 1982 et Marvel Moreno proviennent d'une même géographie et d'une même culture ; l'un et l'autre ont entendu dès l'enfance une seule et même modalité d'espagnol, qu'ils élaborent chacun à sa façon, avec des différences marquées (impossibles à percevoir de l'extérieur) et des ressemblances (que l'on ne manquera pas de souligner, pour des motifs erronés). S'il n'était pas facile d'écrire, en étant colombienne et même «costeña», après et à côté de García Márquez, Marvel Moreno n'en a pas moins trouvé, dès son premier livre, son rythme propre. Elle a une façon très personnelle de dominer la phrase longue - cette maîtrise n'est pas si courante dans les littératures de langue espagnole -, la déroulant et l'enroulant en de multiples sinuosités, dont le modèle littéraire lointain pourrait se trouver chez Virginia Woolf mais qui lui viennent aussi par la voie familiale de conversations féminines, dont son roman est d'ailleurs imprégné de façon évidente.

Comme ce serait une gageure dérisoire de chercher à rendre compte du roman en quelques pages, nous ne chercherons pas ici à entrer dans les détails et dirons seulement ce qui nous semble être le véritable fil conducteur, à savoir l'histoire du personnage de Lina Insignares. En effet, ce que l'on trouve à première vue dans *En diciembre llegaban las brisas*, c'est la juxtaposition de trois récits consacrés à autant de personnages féminins - Dora, Catalina, Beatriz -, dont les histoires sont partagées par Lina en même temps qu'elle les voit à travers les enseignements que lui prodiguent trois femmes âgées de sa propre famille - une grand-mère, deux de ses tantes. Entre les trois protagonistes et ces trois guides se tissent des correspondances subtiles et il se forme donc une série de trois couples qui représentent dans l'action et dans son analyse trois facettes de la féminité (physiologie, intellect, créativité). Lina est le trait d'union entre les trois histoires, de même qu'à l'intérieur de chacune de ces histoires elle est le trait d'union entre les deux pôles, celui de l'action et celui de l'analyse.

Tel serait le schéma général, mais il est vrai que cette description est d'une grande pauvreté par rapport à l'impression de grouillement vital que donne en fait la lecture. On perçoit d'ailleurs dans ce contraste avec quel art l'auteur a conduit et construit son roman, car il y a pléthore de faits, d'anecdotes, de personnages, de sagas familiales, sans que l'on puisse pour autant parler de digressions. Il y a une sorte de dispersion (temporelle, géographique, culturelle, anecdotique, etc.) imperceptible qui finit par donner une gigantesque marelle, très maîtrisée, nullement cortazarienne mais reflétant aussi à sa manière - sous une trompeuse linéarité - les foisonnements du métissage et les incertitudes d'une époque de mondialisation. Le récit s'enchaîne avec une telle vivacité, dans son

apparence linéaire, que l'on ne perçoit pas la désinvolture avec laquelle a été traitée la chronologie ; celle-ci ne joue - tout relativement - que dans l'organisation générale de chacune des trois parties : les histoires de Dora, Catalina et Beatriz sont conduites vers un dénouement tragique qui n'est jamais qu'un moment plus intense dans une multitude de vies entrecroisées. Car c'est d'un écoulement multiple et infini que parle plutôt *En diciembre llegaban las brisas* : les trois histoires ne sont isolées les unes des autres que formellement ; elles se succèdent dans l'écriture, alors qu'il est évident qu'elles ne cessent de se croiser et de se mêler. Le canevas anecdotique reste très lâche et n'est qu'un prétexte au déroulement d'un discours qui raconte, certes, avec passion et jusqu'au vertige, mais qui transmet en même temps bien plus qu'un récit.

Les trois histoires, dirons-nous, s'accordent, alors que chacune d'elles pourrait être une histoire autonome. Mais si elles vont ensemble, elles n'en constituent pas pour autant un ensemble : elles ne se complètent pas. En effet, le livre pourrait ou devrait comporter une quatrième partie, qui rapporterait l'histoire d'un quatrième personnage féminin : cette Isabel qui apparaît et intervient régulièrement et dont on ne sait rien. C'est le signe que, si le roman pouvait être plus long, il pourrait être aussi plus court, sans perdre de son sens. Tout en étant différent, il ne changerait pas pour l'essentiel - contrairement à ce qu'indiquerait l'option d'une lecture purement formelle.

La clé est au-delà des trois histoires et de chacune d'elles. Elle réside dans le personnage de Lina Insignares. Revenons momentanément à la longue nouvelle qui clôturait le recueil *Algo tan feo en la vida de una señora bien* : «La noche feliz de Madame Yvonne». Lina y apparaît déjà, simple témoin en apparence, personnage perdu au milieu de beaucoup d'autres, mais en réalité présence capitale. Sans elle, sans ses actes et surtout sans ses réflexions, la spectaculaire protagoniste de l'histoire - Madame Yvonne, ancienne prostituée française, devenue la voyante préférée de la bourgeoisie de Barranquilla - ne nous révélerait qu'une partie de la réalité. Lina, l'intellectuelle - contemplative et active, mais surtout clairvoyante à force d'analyser ses expériences et celles d'autrui - est la clé de voûte de l'histoire. Et elle en est aussi partiellement le narrateur, même si elle ne recourt pas à la première personne. Dans *En diciembre llegaban las brisas*, on retrouve Lina et elle remplit la même fonction, mais de manière finalement complète et plus explicite, puisqu'elle recourt à la première personne dans le bref épilogue. Celui-ci couronne le livre en réunissant dans la personne de Lina les fils des trois histoires. Formellement, il ne s'imposait pas, mais le surcroît d'unité qu'il représente tient à ce qu'il apporte de distance, de nostalgie et de lucidité : l'apport anecdotique est réduit et là encore l'épilogue ne s'imposait pas

comme une nécessité. Mais avec cette perspective temporelle et spatiale, avec cet allongement infini du dernier regard, le roman acquiert une autre dimension. C'est alors que se fait la synthèse et que la clé de voûte (discrète, imperceptible même, dans «La noche feliz de Madame Yvonne») se donne enfin à voir en couronnant le tout.

*En diciembre llegaban las brisas* est donc fort peu la somme ou la combinaison des histoires de trois femmes de Barranquilla. C'est avant tout l'histoire de Lina, de celle qui a vu, qui a appris et qui atteint au savoir. L'histoire aussi de celle qui a écrit (les trois histoires) et qui écrit encore (l'épilogue). Une histoire qui est faite d'autres histoires encore que celles de ses trois (ou quatre) amies, car il y a eu aussi un avant - par où on reconnaît la racine Faulknerienne de ce livre, même si nous ne citons ici qu'un trait Faulknerien parmi d'autres. L'histoire de la famille de Lina, dynastie de femmes, court en filigrane à travers tout le livre et c'est aussi celle d'une expérience et d'une science de la vie qui s'est faite à travers les siècles et les générations. Lina n'est qu'un chaînon, peut-être le dernier puisqu'elle fixe le savoir en passant de l'oral à l'écrit (mais il faut remarquer que Marvel Moreno dédie le livre à ses deux filles). Elle prolonge un très long itinéraire initiatique qui la conduit au savoir, à la sagesse, à la lucidité, et la projette même au-delà des certitudes et des interrogations de notre temps. *En diciembre llegaban las brisas*, histoire d'une romancière, est aussi celle d'un art, la littérature, en train de s'élaborer comme une forme de connaissance. La tentation d'y voir une autobiographie, masquée comme toute autobiographie déclarée ou non déclarée, sera grande pour la critique et pourra donner lieu à de multiples spéculations. Du moins aura-t-on compris qu'il faudra se garder de voir dans ce livre un simple témoignage ou, pis encore, un roman à clés - mais le jeu n'intéressera qu'à Barranquilla et pour peu de temps. *En diciembre llegaban las brisas est un livre* - qui existe par lui-même et sa lecture - apparaîtra donc comme inépuisable.

Jacques GILARD.